



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 157.

DIMANCHE, 5 Juin 1808.

EXTÉRIEUR.

ÉTATS - UNIS D'AMÉRIQUE.

New-York, le 5 avril.

On vient d'imprimer la correspondance qui a eu lieu entre le secrétaire-d'état M. Maddison et le ministre anglais M. Rose, et cette publication excite fortement l'attention du public. Il faut se rappeler l'acte de violence commis l'année dernière par le vaisseau anglais le *Leopard* contre la frégate américaine la *Chesapeake*. Lorsque le rapport de cette affaire fut fait au Congrès, le président de l'Union publia une proclamation, en date du 2 juillet 1807, par laquelle il défendait de recevoir, dans aucun port des Etats-Unis, aucun vaisseau anglais. M. Rose, qui occupe une place distinguée dans l'administration britannique, a été envoyé auprès du président des Etats-Unis pour entamer une négociation sur cette affaire, et proposer des moyens de conciliation. M. Rose a adressé à M. Maddison une lettre datée de Washington le 18 janvier 1808, dans laquelle il commence à exposer qu'il lui est expressément interdit par ses instructions d'entrer dans aucune négociation sur l'affaire de la *Chesapeake*, tant que la proclamation du président restera en activité. Il observe que cette proclamation blesse essentiellement les droits et les intérêts de S. M. britannique, ainsi que l'honneur de son pavillon, et qu'il en est déjà résulté des effets de représailles et de vengeance particulière qui peuvent compliquer encore la question de la réparation due aux Etats-Unis, et que S. M. britannique ne refuse point. Il observe que dès le moment où le ministre anglais eut été instruit de l'affaire de la *Chesapeake*, même avant que M. Monroe, ministre des Etats-Unis à Londres, en eût reçu la nouvelle, le roi désavoua la conduite de l'amiral Berkeley, et déclara son intention de donner aux Etats-Unis la satisfaction qui serait juste et convenable. M. Rose insiste sur ce que l'exécution de la proclamation du président soit suspendue avant d'entrer en négociation.

La réponse de M. Maddison est très-longue, très-détaillée, et discute l'affaire avec autant de clarté que de dignité. Il y rappelle un grand nombre de faits analogues à celui dont il est question, et qui justifient la conduite du gouvernement américain. Il y établit que la proclamation du président n'avait été qu'une mesure de précaution et de sagesse, commandée également par ce que le gouvernement devait à sa propre dignité et à l'intérêt de la nation. Il finit par déclarer positivement que l'honneur de son gouvernement ne lui permet pas d'arrêter l'exécution de la proclamation, jusqu'à ce qu'il y ait eu un arrangement préliminaire convenu pour la réparation de l'insulte faite au pavillon américain.

M. Rose a répliqué à M. Maddison par une lettre datée du 17 mars, et dans laquelle il explique de nouveau les principes qui ont dicté la conduite du gouvernement britannique et les motifs de celle qu'il doit tenir lui-même dans la mission dont il est chargé; il discute les différentes questions, ainsi que les points de fait que M. Maddison a traités dans sa lettre; et en affirmant toujours les sentimens de justice et de modération de son gouvernement, ainsi que l'intention où est S. M. britannique de se concilier avec les Etats-Unis sur les différends qui les divisent, il exprime le regret de ne pouvoir suivre la négociation qui lui était confiée, d'une manière satisfaisante pour les deux parties.

Quoique dans cette correspondance les deux ministres témoignent également des dispositions pacifiques et le désir de concilier le différend à l'amiable, M. Rose n'a pas cru devoir s'écarter de ses instructions, et il est reparti pour l'Angleterre. Ainsi, les choses restent dans le même état qu'auparavant, et toute communication avec la Grande-Bretagne continue d'être fermée.

La mesure de l'embargo obtient chaque jour davantage l'approbation des hommes éclairés et des bons citoyens, à proportion qu'ils réfléchissent plus mûrement sur l'état de l'Europe et sur la situation particulière des Etats-Unis. On s'aperçoit déjà qu'elle tend à porter l'emploi des hommes et celui des capitaux vers les besoins plus essentiels de l'agriculture et de l'industrie, et l'Etat ne peut qu'y gagner. Nos terres et nos fabriques manquent de bras, et nous ne manquerons jamais de matelots lorsque la liberté des mers sera rétablie et offrira un champ sûr aux entreprises

de nos commerçans. Plusieurs manufactures semblent prendre déjà une nouvelle activité. On vient d'établir dans le Connecticut une très-belle fabrique de boutons de métal dorés. Il y en a déjà une établie à Philadelphie, et où l'on fait des boutons dorés et plaqués avec autant d'élégance et à aussi bon prix qu'en aucun lieu de l'Europe.

— La chambre des représentans vient de voter un bill additionnel à l'acte de naturalisation. Par ce nouveau bill, tout citoyen ne sera considéré comme tel qu'autant qu'il résidera actuellement dans les Etats-Unis, et celui qui s'expatriera sans une permission spéciale, sera, par le fait même, regardé comme étranger et désormais incapable de jouir des droits de citoyen. (*Publiciste.*)

TURQUIE.

Constantinople, le 25 avril.

Notre navigation est maintenant libre; on n'aperçoit aucun bâtiment anglais dans l'Archipel; et depuis peu il nous est arrivé de Smyrne, d'Alexandrie et d'autres ports un assez grand nombre de navires avec de fortes cargaisons de différentes marchandises, mais principalement de coton. (*Journal de l'Empire.*)

ESPAGNE.

Madrid, le 25 mai.

La grande junte d'Etat qui doit se réunir à Bayonne, sera composée de 150 personnes prises dans le clergé, la noblesse et la bourgeoisie.

Parmi les députés nommés jusqu'à ce jour, on remarque les archevêques de Burgos et de Séville, les évêques de Palencia, de Zamora, d'Orente, de Pampelune, de Girone et d'Urgel, et les généraux des ordres religieux de Saint-Benoît, de Saint-Dominique, de Saint-François, des carmes déchaussés, des pères de la Merci et des religieux de Saint-Augustin. Il y a en outre vingt curés qui ont été nommés par leurs évêques.

Les grands d'Espagne nommés sont le duc de Frias, de Médina Celi son fils, le comte d'Orgaz, le comte de Fuentes, le marquis de Santa-Cruz, le comte de Fernand Nugnes, le duc d'Ossuna, le duc del Parque, le comte de Sainte-Colome, les titulaires de Castille qui ont été élus, les marquis de la Graña et Cattojal, de Séville, de Castellane, de Salamanque, de Cilleruelo, de Burgos, de la Conquista, etc.

Les villes qui ont à nommer des députés pour la classe des chevaliers sont: Xeres, Ciudad-Réal, Malaga, Ronda, Santéago, Oviédo, la Coruna, Sanfeti, Gerona et Madrid.

Les députés du commerce seront nommés par les villes de Cadix, Barcelonne, Coruna, Bilbao, Valence, Malaga, Séville, Alicante, Burgos, Saint-Sébastien, Saint-André, la Banque de Saint-Charles, la compagnie des Philippines et Madrid.

On a aussi nommé plusieurs députés pour les villes de l'Amérique; savoir: le marquis de Saint-Philippe pour la Havane; don Joseph del Moral, chanoine du Mexique, pour la Nouvelle-Espagne; don Tadeo-Bravo-Rivero, pour le Pérou; don Léon Alto-la-Guirre, pour Buenos-Ayres; don Francisco Cea, du Jardin botanique, pour Guatemala, et don Ignacio Sanchez de Taxada, pour Santa-Fé. Tous ces individus sont natifs des provinces dont ils sont députés.

D'après les ordres de S. A. I. et R. et de la suprême junte d'Etat, tous les députés devront être rendus à Bayonne pour le 15 juin. Ils sont engagés à prendre tous les renseignements possibles sur l'instruction publique, l'agriculture, le commerce, la législation, et en un mot sur tout ce qui peut intéresser le bonheur de leur pays.

S. A. I. le grand-duc de Berg a reçu, le 20, une députation de toutes les écoles de Madrid.

M. Joseph Manès, un des chefs de l'Université, lui a adressé le discours suivant:

Les écoles royales de Madrid viennent offrir à V. A. I. et R. l'hommage de leur respect et de leur fidélité. Elles espèrent que V. A. daignera leur accorder la protection dont S. M. l'EMPEREUR honore les professeurs des écoles publiques dans son vaste Empire. Si, au milieu du bruit des armes, le GRAND-NAPOLÉON a respecté et protégé les paisibles travaux des professeurs de l'Allemagne, son lieutenant, le héros compagnon de sa gloire ne pourra refuser sa bienveillance aux professeurs espagnols, aussi célèbres que ceux de Göttingue et de Vienne. Les écoles royales

de Madrid sont celles qui, dans tout le royaume, ont le plus contribué à propager les idées libérales, etc. etc.

S. A. I. a répondu avec la plus grande bonté, en faisant connaître que l'instruction publique était un des objets qui l'occupaient le plus, et que les professeurs pouvaient compter sur sa protection et celle de S. M., et espérer qu'on verrait renaître en Espagne les beaux tems de sa gloire littéraire.

— Toutes les nouvelles qu'on reçoit des provinces annoncent que la plus grande tranquillité règne dans toute l'Espagne. Par-tout les autorités se montrent animées du meilleur esprit. (*Diario de Madrid.*)

DANEMARCK.

Copenhague, le 21 mai.

Nous avons appris, par voie extraordinaire, que l'amiral anglais Saumarez, a mis à la voile, des côtes d'Angleterre, le 28 avril, à la tête d'une expédition composée de sept vaisseaux de ligne, de quelques frégates, de cent bâtimens de transport, et d'environ 12,000 hommes de troupes, se dirigeant vers la mer Baltique. Cette flotte a été vue près de Skagen, et elle doit avoir actuellement débarqué ses troupes à Gothenbourg. Hier, on a vu d'Elseleur une flotte de vingt et quelques vaisseaux, venant du Cattégat, qu'on dit suivis d'un plus grand nombre. Treize bâtimens de transport ont été aussi vus, se rendant à Malmoe. On présume que tous ces bâtimens sont ceux de la flotte de l'amiral Saumarez, qui, ne pouvant tous être contenus dans le port de Gothenbourg, se sont partagés dans d'autres ports suédois.

— Les Anglais, sans avoir égard aux réclamations et à la disette des Suédois, ont emmené en Angleterre les dix vaisseaux chargés de vivres, qu'ils ont pris de Fladstrand. Ils ont donné pour prétexte que ces bâtimens devaient être déclarés de bonne prise, par l'amirauté, avant qu'on pût en disposer. Cette raison n'a pas contenté les Suédois.

— Les rapports officiels que nous avons reçus de la Norvège, et qui ont été publiés avant-hier, ne contiennent le récit d'aucune action décisive. Nos troupes se sont distinguées dans les combats particuliers qu'elles ont livrés. Elles ont fait beaucoup de prisonniers et du butin. Nous avons essuyé quelques pertes peu considérables.

— M. le chambellan de Rosenkrantz est parti aujourd'hui pour Paris.

MM. de Herbst, de Berger et de Thun, officiers de la marine danoise, sont aussi partis aujourd'hui pour Pétersbourg.

(*Gazette de France.*)

D'après les nouvelles de la Baltique, le général Toll s'est mis en marche de la Scanie avec un corps de troupes pour protéger Stockholm et les points de cette côte qui paraissent être menacés par les Russes.

— La régence de Norvège a publié la défense d'enlever ni d'inquiéter les bateaux pêcheurs suédois, pourvu qu'ils se tiennent à une distance de deux lieues des côtes danoises et norwégiennes.

— Les rapports officiels qui arrivent de Norvège, sont tous d'une date ancienne et antérieure à la retraite des Suédois. On y trouve plusieurs détails qui font également honneur à l'habileté des officiers et au courage des soldats. Le faible détachement du colonel de Sène qui n'avait avec lui qu'une demi-batterie de canons de trois livres de balles, et quatre petits pierriers, fut le premier attaqué par les Suédois, et quoique les forces de ceux-ci s'accrussent jusqu'à 5000 hommes, qui cherchaient à tourner nos troupes, le colonel de Sène se retira en très-bon ordre sous le canon de la forteresse de Kongsvinger, en s'arrêtant dans chaque défilé où il put faire usage de sa petite artillerie, avec laquelle il tua beaucoup de monde à l'ennemi.

L'attaque la plus malheureuse que les Suédois firent, fut celle du 25 avril, où le colonel suédois Gahn, après un combat meurtrier de 3 heures, fut obligé de se rendre prisonnier avec 3 capitaines, 2 aides-de-camp, 1 lieutenant, 2 enseignes et 320 soldats, qui étaient tout ce qui restait de son régiment. Il paraît que les Suédois n'avaient pas eu des renseignements sur les forces qu'ils venaient attaquer, ni surtout sur les dispositions du peuple norwégien.

(*Journal de l'Empire.*)

ALLEMAGNE

Vienne, le 21 mai.

S. A. I. l'archiduc Louis a quitté le 11 cette capitale; ce prince va inspecter quelques points de nos frontières. Le 17, S. A. I. l'archiduchesse Elisabeth est partie pour Lintz, où cette princesse a fixé sa résidence.

— Le prince de Stahremberg se dispose à partir pour Pétersbourg, où il va remplacer le comte Meerfeldt en qualité d'ambassadeur de S. M. Ce dernier ne tardera pas à arriver ici.

— Les deux consistoires de la religion évangélique ont eu l'honneur d'être présentés à LL. MM., et de les féliciter à l'occasion de leur mariage. (Journal de l'Empire.)

Du 24 mai.

Le coton, encombré dans nos magasins, malgré les expéditions considérables qui s'en font chaque jour pour l'Allemagne et la France, commence à baisser. On annonce aussi une grande et subite diminution dans les prix du sucre et du café; il paraît que le gouvernement a pris des mesures pour déjouer les spéculations des accapareurs. (Journal de Paris.)

WURTEMBERG.

Stuttgart, le 27 mai.

Hier, le roi a passé en revue toutes nos troupes qui se trouvaient aux environs de Louisbourg, et entraînait le beau régiment de chasseurs à cheval du prince Louis, qui y était arrivé la veille.

— Notre cour avait arrêté, il y a quelque tems, une nouvelle répartition de nos troupes dans l'intérieur du royaume; elle s'est effectuée ces jours passés.

— Notre prince royal est toujours à Louisbourg, et il n'est pas encore question de son départ pour Munich; il ne s'y rendra qu'après le retour de la famille royale de Bavière, qui se trouve à Inspruck.

Les lettres de cette dernière ville ne parlent que des fêtes populaires qui vont commencer, et auxquelles assistera un nombre très-considérable de Tyroliens. Le roi, la reine, le prince royal et la princesse Charlotte logent au château d'Inspruck, où ils ont une garde d'honneur, composée de jeunes gens des premières familles. LL. MM., outre les ministres, ont auprès d'elles le général bavaïrois M. de Wartensleben, M. de Debsettel, ministre de Wurtemberg à Munich, et beaucoup d'autres personnes de distinction. Le roi doit faire, à la fin de mai, un voyage dans le Pusterthal. (Publiciste.)

SUISSE.

Berne, le 18 mai.

Il appert d'un règlement de comptes, arrêté le 20 avril dernier, que la somme des secours que les cantons ont envoyés au profit des habitants de la vallée de Goldau, s'élève à 126,663 fr., dont 71,685 fr. ont été distribués aux particuliers qui ont le plus souffert; 14,751 fr. ont été assignés à l'église de Lowerz, et à d'autres institutions pieuses; 1442 fr. pour l'acquisition du terrain nécessaire à la construction de la nouvelle route de Lowerz; 28,815, dépensés en travaux publics; il reste en caisse, 9967 fr. (Journal de Paris.)

Du 24 mai.

LL. AA. les princes de Bade-Hochberg, fils de S. A. R. le grand-duc de Bade, sont arrivés dans cette ville. LL. AA. feront un séjour dans ce pays; elles verront la fête des bergers suisses, les établissements de M. Fellenberg à Hoswill, l'institut de Pestalozzy à Yverdun, et en général ce que la Suisse offre de plus remarquable.

— Les commissaires du landamman pour l'examen des établissements agronomes d'Hoswill, sont partis de Lucerne il y a quelques jours.

— On fait de grands préparatifs à Lucerne pour l'ouverture de la diète helvétique. (Journal du Commerce.)

ANGLETERRE.

Londres, le 23 mai.

Portsmouth, le 22 mai. — Mercredi dernier, des détachemens du 41^e, 49^e, 98^e, 100^e, 10^e, le bataillon de Royal-Vétérans, les fencibles, le Canada et le Terre-Neuve, se sont embarqués à Cowes, sous le commandement du lieutenant-colonel Vincent; le 49^e, qui est à bord des vaisseaux de transport l'Henriette et l'Aréthuse, doit faire partie du convoi destiné pour l'Amérique-Septentrionale.

Plymouth, le 21 mai. — D'après les nouvelles que nous recevons du Brésil, par le Solebay, le Bedford, de 74, ayant à bord le prince-régent et la famille royale du Portugal, étaient arrivés de San-Salvador à Rio de Janeiro, et avaient été reçus dans cette dernière ville, comme dans la première. Le London, de 98, l'Elisabeth, de 74, avec l'escadre portugaise, et le commodore Moore, étaient heureusement arrivés à Rio-Janeiro.

Hier matin, S. Ex. l'archevêque de Nisibi, nonce du pape à la cour du prince de Brésil, est parti d'ici pour Londres, en toute hâte, accompagné de deux gentilshommes portugais. S. Ex. a témoigné sa satisfaction de l'accueil honnête et hospitalier qu'il a reçu ici de toutes les classes du peuple.

— Des lettres écrites, le 6, à bord de la Minerve, en station devant Lorient, marquent que les chaloupes de cette frégate ont débarqué, dans une baie voisine, quelques troupes commandées par le lieutenant Cooke, qui a attaqué une batterie ennemie; les soldats qui la défendaient ont fait une résistance vigoureuse; les nôtres se sont rembarqués après avoir perdu le lieutenant Cooke, qui a été tué.

— On apprend de Botany-Bay que la disette de vivres se fait sentir dans cette colonie.

— Le correspondant de Dublin rend le compte suivant d'une émeute qui a eu lieu dans cette ville, et dont on ignore la cause.

« La populace s'est portée, hier soir (16 mai), à plusieurs excès: le cocher de M. Kemmis a reçu un coup de pierre si violent, qu'il en est mort. On informait sur ce délit, au départ du courrier. Une dame d'un rang très-respectable, a été aussi assaillie, dans sa voiture, par une grêle de pierres. On peut à peine, se faire une idée des dégâts qui ont eu lieu aux fenêtres de Sackville-Street. A peine une fenêtre a-t-elle échappé; plusieurs ont été entièrement brisées, parce que leurs propriétaires avaient refusé d'illuminer, d'après les ordres de la populace. Une patrouille de dragons, peu considérable, a parcouru les rues pour rétablir la tranquillité. »

(Gazette de France.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 4 juin.

On vient de recevoir des dépêches officielles de la Martinique et de la Guadeloupe, en date des 6 et 10 avril dernier.

Tous les renforts et approvisionnements qui depuis quatre mois y ont été expédiés sur treize bâtimens de guerre, y sont arrivés malgré les croisières ennemies.

Ces colonies sont dans le plus bel état de culture; et elles se trouvent approvisionnées de vivres, troupes et munitions de guerre bien au-delà de leurs besoins.

Les garnisons y jouissent d'une bonne santé, et les nouvelles parvenues donnent toute satisfaction sur l'état de ces îles, et sur leurs moyens de défense.

L'ennemi a tenté un débarquement sur le Port du Marin à la Martinique, et en a été repoussé par les habitants aidés d'un faible détachement de troupes de ligne, de manière à ne plus être tenté de faire de pareils essais.

Les croisières des corsaires à la Guadeloupe continuent à avoir leur succès ordinaire.

Lettre du capitaine-général de la Martinique, en date du 2 avril.

La corvette de S. M., le Griffon, commandée par le lieutenant de vaisseau Gauthier, est arrivée à la Martinique, et a mouillé au Marin le 17 mars, poursuivie infructueusement par deux frégates anglaises, qui la chassèrent et la canonnerent jusques sous la protection des batteries de cette baie, contre lesquelles elles échangèrent une centaine de boulets.

Mais le capitaine de l'Ulysse, chargé, avec trois autres bâtimens à ses ordres, de la surveillance du canal de Sainte-Lucie, humilié d'avoir été mis en défaut par la manœuvre du capitaine Gauthier, se promit de l'enlever sur rade; et, en conséquence, il se présenta de nouveau à l'entrée de la baie le 27, accompagné de la frégate le Castor, la corvette l'Hyppomène, et le brick le Morne-Fortuné; et ayant envain cherché à forcer la passe et à faire évacuer les batteries par un feu soutenu qu'il leur fit éprouver pendant plusieurs heures, il se détermina à opérer un débarquement que onze péniches chargées de troupes de marine et de matelots armés effectuèrent dans les anses voisines de ces batteries. Les postes qui les occupaient, dont l'un était fort de 20 hommes et l'autre de 10, se voyant assaillis par des forces aussi supérieures, se sont repliés sur le mouillage du Griffon. Les embarcations se sont alors dirigées sur ce

brick, et l'ennemi n'a pas tardé à se repentir de sa témérité. Les dispositions du capitaine Gauthier, soutenues de celles du rivage, avaient été tellement prévoyantes et actives, que les Anglais furent forcés d'abandonner leur entreprise; et il n'est pas douteux qu'ils se soient retirés avec perte, leurs chaloupes ayant échoué dans la passe, ce qui les a livrées à notre feu quelque tems de plus qu'ils n'avaient compté.

Il est impossible d'exprimer à V. Exc. le dévouement et l'activité des habitants de cette partie de la colonie; à la simple nouvelle de ce qui se passait, et sans aucun signal d'alarme, les routes se sont couvertes de gardes nationales; et dès le lendemain matin, il y avait plus de 600 hommes réunis.

Nous n'avons qu'une perte à regretter: c'est celle de M. Girardin de Montgérald, capitaine de la garde nationale de Sainte-Anne. La mort de ce jeune colon, qui tenait à une des familles les plus distinguées de la Martinique, a excité tous nos regrets, et je recommande aux bontés de S. M. son intéressante famille.

L'ennemi avait mis tant de précipitation dans ses opérations, que les canons des batteries évacuées par lui ont été désenclouées deux heures après sous le feu de ses vaisseaux.

Il a voulu depuis chercher à faire une nouvelle descente, mais ses mouvemens ont été suivis avec tant de précision, que l'apparition subite d'un de nos détachemens l'a forcé à se rejeter dans ses chaloupes, en se bornant à échanger quelques coups de fusil dans sa fuite.

Signé, VILLARET.

Rapport du capitaine de frégate Maisonblanche, commandant la corvette de S. M. l'Oreste.

A la mer, le 19 mai 1808.

Etant par les 10 d. de latitude et les 52 d. de longitude, j'ai rencontré deux lettres de marque anglaises à trois mâts, armées de 42 pièces de canon ou caronnades d'assez fort calibre, de 120 hommes d'équipage, outre une cargaison considérable de noirs. Je les ai chassées; une d'elles avait une marche au moins égale à la mienne, mais sa conserve marchait fort mal, et je les ai approchées promptement, la bonne voilière ne voulant pas se séparer de l'autre. Elle a arboré la flamme, et elles sont arrivées l'une et l'autre pour m'attaquer, l'une prenant un peu sur babord, et l'autre sur tribord pour me mettre entre deux feux. J'ai pris le même bord que celle qui avait arboré la flamme, et forçant de voiles pour la séparer de sa compagne, je l'ai obligée à aller la rejoindre et à me céder le vent; ce qu'elles ont fait l'une et l'autre, après m'avoir envoyé leurs volées. Je n'ai pas jugé à propos d'y répondre, me trouvant trop éloigné; mais après leur avoir gagné le vent, je suis venu m'établir sur la hanche du vent de la bonne voilière à demi-portée de fusil. Il était six heures et demie du soir; la nuit était faite, mais le clair de lune si beau que je crus devoir commencer le combat. Il dura jusqu'à onze heures et demie, l'ennemi manœuvrant sans cesse tantôt pour fuir, tantôt pour me mettre entre deux feux ou pour se relever, l'une se trouvant toujours plus sous le feu que l'autre; et nous manœuvrant de même pour les tenir l'une par l'autre, afin de perdre le moins de coups possible, et pour les empêcher d'échapper.

A onze heures et demie, la lune s'étant couchée, l'obscurité est devenue si profonde que j'ai cru devoir faire cesser le feu; l'ennemi en a fait autant. Il a fait ensuite fausse route pour tâcher de m'échapper, mais il n'a pu y parvenir, et dès la pointe du jour j'ai recommencé l'action. L'ennemi l'a encore soutenue avec courage et habileté pendant une heure; mais enfin la bonne voilière a pris la fuite avec le peu de voiles qui lui restaient; l'autre s'est défendue près d'une heure pour lui donner le tems de s'échapper. Après quoi elle s'est rendue, et je l'ai conduite à Cayenne.

Là j'ai débarqué mes blessés et mes prisonniers, au nombre de cinquante. Je me suis sur le-champ occupé de réparer le brick de S. M., et je suis prêt à exécuter les ordres qui me seront donnés.

Signé, MAISONBLANCHE.

Le 19 avril dernier, dans la commune de Pieve de Casignano, département du Taro, vers une heure après midi, l'air étant tranquille, le ciel serein et couvert seulement de quelques nuages transparents, deux fortes explosions, qu'aucun éclair n'avait précédées, se firent entendre, et furent suivies de beaucoup d'autres moins violentes, terminées par une pluie de pierres.

Un laboureur qui cultivait son champ, vit tomber à cinquante pas de lui une de ces pierres, qui s'enfonça dans la terre; elle était brûlante, et il ne put la retirer qu'à l'aide de sa pioche.

Un fragment de cette pierre vient d'être adressé par S. Exc. M. le ministre de l'intérieur, au Muséum d'histoire naturelle.

Les travaux de la colonne d'Austerlitz sont poussés avec activité. Une grande quantité d'ouvriers sont occupés maintenant à terminer les bas-reliefs qui sont coulés. Tous ceux dont le piédestal de cette colonne doit être revêtu sont presque entièrement finis ; ils seront mis en place incessamment. Ces bas-reliefs sont composés de groupes et de trophées d'armes de toute espèce, à l'instar de ceux de la colonne Trajane. Quelques-uns de ceux qui doivent entourer le fût de la colonne sont déjà coulés, et on est en train de les ciseler.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Le 15 juin courant, à midi, il sera procédé, à l'hôtel de S. Exc. le ministre de l'intérieur, rue de Grenelle, à l'adjudication définitive au rabais, sur soumissions cachetées, des travaux de maçonnerie, charpente, couverture, menuiserie, serrurerie, peinture et vitrerie, à faire pour la construction d'un bâtiment en prolongement des galeries actuelles du Muséum d'histoire naturelle.

Le devis général, contenant le détail approximatif des ouvrages à exécuter, est déposé à la 3^e division des bureaux du ministère, rue de Grenelle, où il en sera remis des exemplaires imprimés aux entrepreneurs qui desiront concourir à ladite adjudication ; il leur sera également remis des formules imprimées des soumissions à faire.

On pourra, à cet effet, se présenter à la troisième division des bureaux du ministère, depuis onze heures jusqu'à trois.

Chaque soumission devra, sous peine de rejet, être écrite sur papier timbré, contenir les nom, prénoms et demeure de l'entrepreneur adjudicataire, et être accompagnée de certificats d'architectes ou d'ingénieurs, constatant sa capacité et sa solvabilité. Ces soumissions seront mises sous enveloppe cachetée, portant pour suscription, *construction de la nouvelle galerie du Muséum d'histoire naturelle*. Elles seront déposées au secrétariat du ministère de l'intérieur jusqu'au 14 juin inclusivement.

Le lendemain à midi, lesdites soumissions seront ouvertes par le ministre lui-même, en présence de son conseil des bâtiments civils et de l'architecte chargé de la direction des travaux, lesquels seront définitivement adjugés dans la séance.

LITTÉRATURE. — HISTOIRE.

Recherches historiques sur le cardinal de Retz, suivies des portraits, pensées et maximes extraits de ses ouvrages ; par V. D. Musset-Pathay (1).

Si le nom du cardinal de Retz ne se trouvait pas lié à la Fronde, il aurait joui sans doute d'une plus grande illustration dans l'histoire. Mais cette guerre ridicule, où des femmes, des courtisans et des hommes de loi se querellaient, se raccommodaient, se menaçaient, se pardonnaient ; où l'on voulait chasser un ministre qui rentrait ensuite en triomphe, pour être banni et revenir encore gouverner ceux qui avaient cherché à le perdre ; enfin où l'on ne vit que de folles intrigues et des démarches sans suite ; cette guerre qui, malgré les noms de Condé, de Turenne, d'Anne d'Autriche et du 1^{er} parlement du royaume, n'a paru mériter que d'être écrite en vers burlesques, a jeté sur ceux que l'on en a cru les auteurs un vernis de blâme et de mépris que toutes leurs qualités d'ailleurs n'ont pu entièrement effacer. Ce n'est pas que le coadjuteur ne fut capable de jouer un rôle plus élevé ; ses *Mémoires* l'attestent et prouvent que, s'il fut né dans d'autres circonstances, il aurait développé des talents et une capacité politique qui se réduisirent à de misérables cabales contre la régence et le ministre favori de la reine ; il était né avec des dispositions ambitieuses ; il connaissait très-bien les hommes, et vingt traits montrent qu'il entendait parfaitement à maîtriser une assemblée ou la multitude ; hardi, confiant, plein de ressources, brave, et tourmenté du besoin d'agir, avec un grand fond d'amour-propre, un nom illustre et du savoir, il ne lui manqua qu'une volonté plus forte et une détermination plus certaine, plus fixe, pour opérer un grand changement dans le gouvernement. L'auteur des *Recherches* sur sa vie prétend, que non-seulement ce n'aurait jamais été son but, avec la possibilité de le faire, mais que même il ne fut ni l'auteur ni le protecteur de la Fronde : qu'il y fut entraîné malgré lui, par ressentiment de la dérision que l'on affectait envers lui à la cour, par haine

pour Mazarin ; non par ambition personnelle, et que mal-à-propos le nom de *factieux* lui a été donné.

Nous ne croyons pas non plus qu'il méritât ce titre dans le sens qu'il avait alors en Angleterre, par exemple (1649) ; ou pendant les guerres civiles et de religion qui avaient désolé la France sous les trois régnes qui précéderent celui de Louis XIII ; mais si l'on entend par ce mot un génie habile à remuer les esprits, formé à l'art de se concilier la faveur populaire et à se créer un parti contre l'autorité, non-seulement Paul de Gondi était factieux, mais encore un factieux habile, et qui semblait avoir reçu en naissant le don et les qualités de chef de parti.

On sait que jeune encore, il n'avait que 16 ans, l'ouvrage italien de la conspiration du génois Fiesque étant tombé entre ses mains, il le lut, le goûta et le traduisit en français ; Richelieu qui se connaissait en hommes, jugea dès-lors qu'il serait un esprit dangereux ; il l'eût peut-être été réellement sans la mémoire encore fraîche des maux qu'avaient produits les guerres civiles et surtout sans l'horreur qu'inspirait ce qui se passait en Angleterre.

Ses premières années furent toutes en intrigues de galanteries, en duels, en amusements aussi opposés à l'état ecclésiastique qu'on l'avait forcé d'embrasser, qu'aux projets qu'il roulait dans sa tête. Mais ce n'est pas le premier exemple d'une semblable contradiction ; d'ailleurs la cour donnait le ton, il n'y avait de mérite, on n'était de mode, on ne pouvait plaire, s'avancer, se faire connaître, être utile ou nuire qu'autant qu'on se distinguait par les travers et les sottises d'usage ; la chasse, les femmes, les dettes et les querelles d'épée formaient toute l'occupation d'un jeune seigneur. De Gondi connaissait le vide d'une semblable conduite, il le fait assez sentir dans ses mémoires : il ne s'y livrait, comme il le dit lui-même, qu'afin de contraindre ses parents à lui laisser prendre un autre état que l'église.

Mais à la fin il s'en accommoda, et voyant les partis ou plutôt les cabales se former entre la cour et les courtisans, le ministre et les ambitieux, les parlements et la régence, il s'appliqua, suivant son caractère naturel, à tenir le haut bout dans ces circonstances, et à se rendre chef de la faction populaire, si l'on peut honorer de ce nom quelques mouvements aveugles d'une multitude mal menée et de quelques courtisans irrésolus.

Il rend compte de la manière dont il s'y prit pour y réussir, et ce passage seul fait voir combien est peu fondée l'opinion d'ailleurs assez vide d'objet, de l'estimable auteur des *Recherches*, que de Retz ne fut jamais factieux.

« M. le comte de Soissons, dit-il, m'avait fait toucher 12,000 écus, je les portai à ma tante de Meigneleville en lui disant que c'était une restitution qui m'avait été confiée par un de mes amis à sa mort, à condition de l'employer moi-même au soulagement des pauvres qui ne m'endaient pas ; que comme j'avais fait serment sur l'Evangile de distribuer moi-même cette somme, je m'en trouvais extrêmement embarrassé, parce que je ne connaissais point les gens, et que je la suppliais de vouloir bien en prendre soin. Je me laissai tous les jours trainer par ma tante dans les faubourgs, dans les greniers, et je voyais souvent chez elle des gens bien vêtus et connus même quelque fois, qui venaient à l'aumône secrète. La bonne femme ne manquait presque jamais de leur dire : *Priez Dieu pour mon neveu, c'est de lui qu'il a plu de se servir pour cette bonne œuvre.* »

« Jugez, continue le coadjuteur, de l'état où cela me mettait parmi des gens qui sont sans comparaison plus considérables que tous les autres dans les émotions populaires ! les riches n'y viennent que par force ; les mendiants y nuisent plus qu'ils n'y servent, parce que la crainte du pillage les fait appréhender. Ceux qui y peuvent le plus, sont les gens qui sont assez pressés dans leurs affaires pour desirer du changement dans le public, et dont la pauvreté ne passe toutefois pas jusqu'à la mendicence publique. Je me fis donc connaître à cette sorte de gens, trois ou quatre mois durant, avec une attention toute particulière, et il n'y avait point d'enfants au coin de leur feu à qui je ne donnasse toujours en mon particulier, quelques bagatelles. Je faisais même un peu le dévot, et j'allais aux conférences de Saint-Lazare. »

Voilà bien sans doute la conduite d'un homme à desseins factieux, d'un chef de parti en espérance ; aussi le voyons-nous ensuite mettre en usage cette popularité pour en imposer à la cour, se donner de l'importance et se faire rechercher ; car on ne s'aperçoit pas qu'il ait eu d'autres vues alors.

La cour avait voulu faire passer des édits au parlement ; le corps s'y refusa, et l'animosité éclata : le cardinal Mazarin était l'objet de la haine publique qu'il bravait et du mépris dont il se moquait. Il conseilla à la régente de faire

arrêter un membre du parlement qui, quoique sans moyen de nuire, n'en avait pas moins l'estime du peuple ; un président des enquêtes fut également envoyé à Vincennes ; il n'en fallut pas davantage pour exciter une grande fermentation, tout le monde demandait Broussel (c'était le conseiller au parlement qui venait d'être arrêté) ; Paris fut dans une agitation générale. Le coadjuteur parvint à le calmer ; il se rendit de là au cabinet de la reine, où tous ceux qu'il y trouva jouaient la comédie ; une grande inquiétude et même la peur y régnait dans tous les esprits.

« Pour qu'il ne manquât aucun personnage à cette scène, dit le coadjuteur, le maréchal de la Meilleraie, qui jusque-là avait soutenu avec moi le danger du tumulte et en avait représenté les conséquences, prit celui de capitaine (2). Il changea tout d'un coup de ton et de sentiment. Comme il était pétri de bile et de contretems, il se mit en colère jusqu'à l'emportement. Le chancelier entra dans ce moment ; il était si faible de son naturel, qu'il n'avait jamais dit jusqu'à cette occasion aucune parole de vérité ; mais en celle-là, la complaisance céda à la peur. Il parla, et il parla selon ce que lui dictait ce qu'il avait vu dans les rues. J'observai que Mazarin parut fort touché de la liberté d'un homme en qui il n'en avait jamais vu. Mais Senneterre effaça les premières idées, en assurant qu'on ne prenait pas les armes.

« Il n'y a rien de si dangereux que la flatterie, c'est toujours le cardinal de Retz qui parle, dans les occasions où celui que l'on flatte peut avoir peur, l'envie qu'il a de ne la pas prendre, fait qu'il croit tout ce qui l'empêche d'y remédier. Mazarin dit à Guitaut : *Eh bien ! quel est votre avis ?* — *Mon avis*, répondit brusquement Guitaut, *est de rendre le vieux coquin de Broussel mort ou vif.* Je pris la parole et je dis : *Le premier ne serait ni de la pitié ni de la justice de la reine ; le second pourrait faire cesser le tumulte.* La reine rougit à ces mots et s'écria : « Je vous entends, monsieur le coadjuteur, vous voudriez que je rendisse la liberté à Broussel ; je l'étranglerais plutôt avec les deux mains ; » et elle me les porta au visage, en ajoutant : *Et ceux qui...* Le cardinal qui ne doutait point qu'elle ne m'allât dire tout ce que la rage peut inspirer, lui parla à l'oreille ; elle se composa à un point, que si je ne l'eusse connue, je l'aurais cru radoucie. Le lieutenant civil entra dans ce moment dans le cabinet avec une pâleur mortelle sur le visage. Je n'ai jamais vu à la comédie italienne de peur si naïvement et si ridiculement représentée, que celle qu'il fit voir à la reine en lui racontant des aventures de rien. Admirez la sympathie des âmes timides : la frayeur du lieutenant se glisse, je crois, par contagion, dans leur imagination, leur esprit et leur cœur. Ils me parurent tout-à-coup métamorphosés ; ils ne me traitèrent plus de ridicule ; ils avouèrent que l'affaire méritait réflexion. Le cardinal, après une douzaine de galimatias qui se contredisaient les uns les autres, conclut à se donner encore du tems jusqu'au lendemain, promettant d'accorder la liberté de Broussel, si le peuple se séparait. »

Le coadjuteur fut chargé d'aller apaiser le peuple, et sans lui le maréchal de la Meilleraie, qui croyait en imposer avec une compagnie de cheval-légers, aurait été tué infailliblement ; il employa les caresses, les menaces, la persuasion, et calma la multitude. De retour chez la reine, à qui il rendit compte de ce qui s'était passé, il ne reçut d'elle d'autre réponse que ces paroles : « Allez vous reposer, Monsieur ; vous avez bien travaillé. »

« Je sortis du Palais-Royal, et quoique je fusse ce qu'on appelle enragé, je ne dis pas un mot, de là jusqu'à mon logis, qui pût aigrir le peuple. J'étais sur le point de m'endormir lorsque Laigues arriva dans ma chambre. Il venait du souper de la reine. Il me dit que l'on m'avait tourné publiquement en ridicule ; que l'on m'avait traité d'homme qui n'avait rien oublié pour soulever le peuple sous prétexte de l'apaiser ; enfin, que j'avais été exposé deux heures entières aux éclats de rire de la reine et à la fausse compassion du cardinal. Vous ne doutez pas que je ne fusse un peu ému, mais à la vérité je ne le fus pas au point que vous devez croire. Je me sentis plutôt de la tentation légère que de l'emportement. Tout me vint dans l'esprit, mais rien n'y demeura, et je sacrifiai presque sans balancer les idées les plus douces et les plus brillantes que les conjurations passées présenterent en foule à mon esprit ; je rejetai par le principe de l'obligation que j'avais à la reine, toutes ces pensées, quoiqu'à vous dire le vrai je m'y fusse nourri dès mon enfance, et ni Laigues ni Montrésor n'eussent certainement rien gagné dans mon esprit, si d'Argenteuil, qui m'était fort attaché, ne fût venu. Il entra dans ma chambre avec un visage effaré, et me dit : « Vous êtes perdu ; le maréchal de la Meilleraie m'a chargé de vous

(1) Un vol. in-8°. — A Paris, chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Haute-Feuille, n° 23.

(2) Par ce nom l'on désignait un faux brave.

dire que le diable possède le Palais-Royal (3) ; qu'il leur a mis dans l'esprit que vous avez fait ce que vous avez pu pour exciter la sédition ; il ajouta que je serais le premier sur qui l'on ferait un grand exemple ; que l'on avait même déjà parlé de m'envoyer à Quimper-Coréentin... Montresor, qui est de ces gens qui veulent toujours avoir tout deviné, s'écria qu'il n'en doutait point et qu'il l'avait bien prédit. Laigues se mit sur les lamentations de ma conduite, qui faisait pitié à mes amis, quoiqu'elle les perdît. Je leur répondis que s'il leur plaisait de me laisser un petit quart-d'heure en repos, je leur ferais voir que nous n'étions pas réduits à la pitié, et il était vrai. Comme ils m'eurent laissé tout seul le quart-d'heure que je leur avais demandé, je ne fis pas seulement réflexion sur ce que je pouvais, car j'en suis très-assuré ; je pensai seulement à ce que je devais, et je fus embarrassé. Comme la manière dont j'étais poussé et celle dont le public était menacé, eurent dissipé mon scrupule et que je crus pouvoir entreprendre avec honneur et sans être blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pensées ; je rappelai tout ce que mon imagination m'avait jamais fourni de plus éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins, je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti que j'avais toujours trouvé dans les *Vies de Plutarque*. Minuit sonnant, je fis rentrer dans ma chambre Laigues et Montresor, et je leur dis : Vous savez que je crains les apologies, mais vous allez voir que je ne crains pas les manifestes... Nous ne sommes pas si mal que vous vous le persuadez, Messieurs, je serai demain, avant qu'il soit minuit, maître de Paris. Mes deux amis crurent que j'avais perdu l'esprit ; et ceux qui m'avaient, je crois, cinquante fois en leur vie persécuté pour entreprendre, me firent en cet instant des leçons de modération ; je ne les écoutai pas.

L'exécution suivit ce projet ; le coadjuteur fit toutes les dispositions nécessaires pour mettre Paris en mouvement ; il donna des ordres pour tous les quartiers, et dès le lendemain, tout le monde y fut en armes ; « on voyait des enfans de cinq à six ans le poignard à la main ; on voyait les mères qui les leur apportaient elles-mêmes ; il y eut dans Paris plus de deux cents barricades (4) en moins de deux heures, bordées de drapeaux et de toutes les armes que la Ligue avait laissées entières. »

Mais tout cet armement, où le pouvoir du coadjuteur et son ascendant populaire jouèrent le principal rôle, et dans le détail duquel nous n'entrons pas, se terminèrent, comme on sait, par la liberté des parlementaires arrêtés, par quelque condescendance de la cour, suivie de nouveaux troubles et de toutes les extravagances de la Fronde ; issue bien peu assortie aux moyens employés et aux noms qui ont figuré dans ces événemens. Il n'en résulte pas moins une preuve du caractère factieux du coadjuteur, et des habitudes où son esprit aimait à s'entretenir, quoiqu'il soit resté bien en-deçà du but où il semblait devoir aller.

On ne voit donc pas comment M. Musset Pathay pourrait justifier son héros de cette espèce d'inculcation qui lui est faite généralement par les historiens qui ont écrit sur cette époque de l'histoire de France ; il eût été, ce semble, plus naturel de faire voir que le titre de factieux ne pouvait lui être donné pour les démarches qu'il a faites et l'agitation momentanée qu'il a su produire dans le peuple de Paris ; rien ne ressemble moins à une insurrection que ces attroupemens formés et dissipés en un moment. Il fut chef d'un parti aussi léger, aussi mobile que la cour et les esprits d'alors ; mais il ne dirigea aucune faction politique, quoiqu'il y eût une grande disposition et qu'il fût né factieux et conspirateur : on voit qu'il avait tous les élémens du caractère de cette trempe d'hommes ; la matière lui manqua, et il se borna aux intrigues à défaut de révolutions.

Il avait le plus juste tact dans l'art de connaître et de juger les hommes, ses *Mémoires* en sont une preuve continuelle ; personne n'analyse mieux les nuances de bassesse, de poltronerie, d'ambition, de talent ou d'ignorance qui se remarquent dans ceux dont il parle ; on en peut voir un grand nombre de traits cités dans les *Recherches* de M. Musset-Pathay ; l'auteur les a recueillis avec soin. Ce mérite de l'ouvrage joint aux particularités, aux anecdotes intéressantes sur plusieurs des personnages ou des écrivains du tems, en rendent la lecture instructive et agréable.

Qu'il nous soit permis cependant d'observer que l'écrivain a fait précisément ce qu'il blâme dans certains auteurs qui dans les notions qu'ils donnent des hommes célèbres, font un plaidoyer

et non le récit de leur vie. M. Musset a véritablement fait un plaidoyer pour prouver que le cardinal de Retz ne méritait pas le nom de factieux. D'abord il établit sa proposition en analysant rapidement les motifs et les causes qui ont pu lui attirer cette épithète ; ensuite il entre en preuves, en faisant parler le coadjuteur lui-même et le montrant sur la scène pendant les tems orageux de sa vie ; enfin dans la péroraison l'auteur rapproche les faits, et en conclut que le coadjuteur n'a point agi en factieux, que ses démarches ont été la suite du dégoût qu'on lui avait donné à la cour et du mépris que l'on avait fait de ses services ; conclusion qui ne nous semble point renfermer une conséquence juste, ni ce qui paraissait être l'objet du plaidoyer.

Au reste nous partageons bien l'opinion de l'auteur sur la préférence que l'on doit donner aux *Vies* des hommes célèbres sur leur *Histoire*. Cette dernière ne les fait connaître que sur le théâtre du monde et des événemens auxquels ils ont eu part ; nous ne les voyons plus comme hommes ; il nous fâche de n'y trouver aucun point de rapprochement avec eux ; nous ignorons comment, et en partant de quelle distance ils se sont élevés si haut ; notre amour-propre en est choqué, et notre curiosité n'est point satisfaite. Dans leurs *Vies* au contraire nous les retrouvons avec nos faiblesses, nos besoins, nos espérances et nos illusions ; c'est une consolation, une école et un encouragement pour nous ; voilà justement pourquoi les *Vies de Plutarque* ont tant d'attrait et plaisent à tous les lecteurs.

Les *Recherches sur le cardinal de Retz* auraient pu le faire connaître encore mieux comme homme privé, mais malgré le sentiment de l'auteur en faveur de cette façon de penser, comme il avait principalement pour but de le justifier d'une accusation mal conçue, il ne s'est pas autant attaché à le peindre dans ses habitudes domestiques et sa conduite particulière, qu'on l'aurait désiré ; peut-être les matériaux lui ont-ils manqué.

Quoiqu'il en soit, nous le répétons, on lira avec plaisir cette production d'une littérature aisée ; elle est écrite avec facilité, avec correction et sans esprit de prétention ; les notes qui sont à la fin sont propres à faire connaître plusieurs personnes distinguées dans les lettres et dans le monde, du tems de la Fronde, ou qui depuis ont parlé du cardinal de Retz.

PEUCHET.

LIBRAIRIE.

L'Art de connaître les hommes par la physiologie, par Gaspard Lavater, avec une Histoire anatomique et physiologique de la face, et des articles nouveaux sur les caractères des passions, des tempéramens et des maladies, etc., suivi des rapports de la physiologie de l'homme avec celle des animaux ; orné des dessins du célèbre Charles Lebrun, etc. Ouvrage orné de plus de 600 gravures, exécutées sous l'inspection de M. Vincent, peintre et membre de l'Institut.

Prix de chaque édition : in-4° 9 vol. grand-raisin double, broché en carton, 348 fr. *Idem*, papier vélin double, 800 fr. In-8° 9 vol. grand-raisin fin, broché en carton, 174 fr. *Idem*, papier vélin double, 348 fr.

Nous avons annoncé successivement les différentes livraisons de cet ouvrage, dont l'édition honore singulièrement les presses françaises. Un examen général du livre de Lavater et des utiles annotations qui y ont été faites par un de nos physiologistes les plus éclairés sera l'objet d'un nouvel article littéraire.

LIVRES DIVERS.

Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther ; ouvrage qui a remporté le prix sur la question proposée dans la séance publique du 15 germinal an 10 (5 avril 1802), par l'Institut national de France : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens Etats de l'Europe, et sur le progrès des lumières* ; par M. Charles Villers, ancien capitaine d'artillerie, correspondant de l'Institut national de France, de la Société royale de Göttingue, etc. Troisième édition. — Volume in-8° de 456 pages.

Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. Prix, 10 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Lille, n° 17 ; Tilliard freres, rue Pavée ; Renouard, rue Saint-André-des-Arcs ; Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon ; Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 25 ; A. Bertrand, rue Hautefeuille, Debray, rue Saint-Honoré ; et G. Dufour, rue des Mathurins.

Cette nouvelle édition, très-soignée est enrichie par l'auteur, de remarques, de notes et d'additions nouvelles, et en outre d'une table raisonnée des matières.

Cette troisième édition est dédiée à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, qui en a agréé l'hommage dans sa séance du 27 mai.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour % j. du 22 mars 1808... 86 fr. 55 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808... fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1^{er} janv. 1343 fr. 75 c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1^{er} avril. 1140 fr. c.
Actions de Vaucluse, j. du 1^{er} mai. fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, la Caravane, et Télémaque. MM. Anatole et Montjoie continueront leurs débuts.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Cid, et l'Optimiste.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, les deux Francs-Maçons, et les Fausses Confidences.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Cid, et l'Optimiste.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, les Parodistes, l'Education déplacée, et Scarron. — Après-demain, la 1^{re} repr. d'Arlequin en Perse, parodie d'Artaxerce.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, au Théâtre des Jeunes-Artistes, l'Aveugle du Tyrol, la Famille des Jobards, et le Mariage dans une Rose. — Dem. l'Ange tutélaire.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, l'illustre Aveugle, et M. Botte.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et la 8^e repr. des Centaures.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, les exercices de la troupe d'agilité, la danse de corde, et les chiens et singes savans et extraordinaires. La grande voltige par un singe.

Théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. L'ouverture le 12 juin, par la grande danse voltige, tours d'adresse, d'agilité, etc., et la Bataille de Friedland.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Tivoli, Chaussée d'Antin, rue Saint-Lazare. Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux, Courses sur l'eau. A cinq, les Spectacles, le prix du Dragon. A six, Fanfare, Sérénade, Concert, Danses, Expériences de M. Préjean, Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont, Opticographie de M. Gadbois, Expériences de M. Olivier, Exercices de MM. Forioso, Porte, Languemare, M^{me} Forioso, sœur. Feu d'artifice repr. l'Ascension de M. Forioso, le départ des Chauves-Souris pour le Bengale. — Les Fêtes ont lieu, sans interruption, les dimanche et jeudi, eu égard au vaste salon ; les lundi des Fêtes champêtres. — Le Jardin est ouvert tous les jours, à 5 heures du matin, pour la promenade journalière. Le restaurateur a des cabinets particuliers. — Mardi 21 juin, la 1^{re} des quatre grandes Fêtes extraordinaires.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. le Breton, rue Bonaparte, Abbaye St-Germain, n° 5. Ce cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

De l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.

(3) C'était où demeurait la cour.

(4) On voyait encore il n'y a pas six semaines, huit ou dix anneaux d'une chaîne à barricade dans la rue des Lavandières Sainte-Opportune, scellés au mur d'une maison nouvellement abattue au coin de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Il y en avait de pareils sous le guichet du Louvre vis-à-vis la rue Saint-Thomas ; ils ont été ôtés depuis les travaux.